

# LES VEILLÉES

DU

# PÈRE BONSENS

Seconde Série.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

No. 13.

NOTE.—Les élections générales à peine terminées et dont le public s'est occupé presque exclusivement ; puis des affaires d'une nature personnelle ; un surcroît de besogne dans l'atelier où s'imprime ce recueil ; peut-être une irrésistible habitude de nous occuper des faits, gestes et protestations des hommes qui se posent sur les traitez politiques comme les seuls en état de sauver notre société peu en péril ; enfin, mille autres causes dont nous ne nous souvenons guère, ont retardé la publication de ce numéro et interrompu le récit du sixième entretien où nous prédisions d'une manière vraiment surprenante tout ce qui vient de se passer. Ne voulant pas imiter grand nombre de célébrités, prophètes après coup, nous retranchons tout cela. Quant aux parties qui ne reflètent que les opinions individuelles de nos amis, il est probable que nous les retrouverons dans les entretiens futurs ; car plusieurs d'entr'eux étant déjà, comme l'on sait, arrivés à l'âge où les souvenirs prennent la place des espérances, on ne devra point s'étonner s'ils se répètent parfois dans leurs discours. Cette infirmité morale, assez inoffensive du reste, se rencontre chez des gens à plus vastes prétentions.

## SEPTIEME ENTRETIEN.

JANVIER 1874.

*Extravagantes fariboles que la victoire seule peut excuser. — M. Languille fait une énumération héroï-comique des candidats, ce qui n'amuse que le côté des rieurs. — Le docteur Boudin atterré par la défaite de son parti, jette sa langue aux chiens et sa gazette au feu. — Autres débats qu'il faut lire pour en juger.*

La plupart de nos interlocuteurs et leurs connaissances sont déjà réunis chez notre vieil ami.

On avouera qu'il n'y a rien d'improbable à cette mise en scène prosaïque. Au moment où le pays tout entier est encore en émoi de la lutte animée dans laquelle les partis viennent de se lancer avec une ferveur, une fureur même qu'on n'eût certainement pas attendue d'eux après la stupeur qui depuis quelques années semblait avoir envahi presque tout le monde, il n'est pas surprenant que la petite colonie de curieux et de bavards des deux sexes qui s'est groupée autour du Père Bonsens, s'empresse d'aller chercher auprès de lui les nouvelles du dehors et les jugements qu'elles lui fournissent l'occasion de prononcer. Le même fait se reproduit plus ou moins à la ville, avec cette différence que chacun s'y croit plus sage que son voisin.

Muscade se précipite dans l'appartement comme un orage. On croirait presque à une avalanche de neige entraînant avec elle des terres ébouleées, des débris de chair et des troncs d'arbres déracinés. Ce n'est pourtant que son visage que le froid et les stimulants employés à le combattre ont vivement coloré, qui apparaît dans un fouilli de pelleteries blanches, noires et fauves. Il est suivi de son ami Languille, plus grêle que jamais, et aminci par le froid qui semble avoir un effet tout contraire sur son compagnon de voyage.

*Boudin.*—Ah ! enfin, voilà notre ami Muscade. Lui au moins doit avoir des nouvelles certaines, car il doit venir de partout. Voyons, comment vont les élections, que nous sachions au moins à quoi nous en tenir ?

*Languille.*—Ah ! monsieur le docteur, dans quel guépier nous a fourré votre gazette ! Me fiant encore à ses impudentes assertions, j'ai cru le parti libéral à tousjours et à jamais aplati, écrasé, morfondu, pourchassé, défait, détruit, anéanti, et je me suis lancé dans l'autre ; mais c'est la dernière fois, je vous en donne ma parole.

*Boudin.*—Comment ? Comment ? Mais un ami me télégraphie de Montréal que, sur des renseignements certains puisés au bureau même de notre organe, il peut m'assurer que nous sommes victorieux sur toute la ligne !

*Languille.*—Ligne brisée, docteur, hachée, pointillée, tortillée, massacrée sans merci ni miséricorde.

*Muscade* s'éventant avec ses gants longs d'une demi aune. Ouf ! ne m'en pariez plus ? Qu'est-ce qui m'a fait un gouvernement comme celui-là qui envoie ses writs d'élections par tout le pays comme un ouragan ; qui fait voter tout un peuple le même jour. Je vous demande si ce n'est pas bouleverser de fond en comble toutes les notions du bon vieux temps. Je vous demande si l'on peut approuver un pareil système qui ne vous permet pas de vous retourner, de respirer ? Mais c'est tuer le système représentatif. C'est anéantir la liberté. Moi par exemple qui vous parle, je pouvais autrefois aller d'un candidat à l'autre pour savoir leurs chances de succès respectives, connaître leur programme... financier, parcourir les comtés en tous sens, indiquer aux électeurs sur qui, sur quoi plutôt ils pouvaient compter ; je pouvais alors consulter les comités sur les ressources à leur disposition, sur les hommes les plus dignes de ma confiance ; sur ce qu'on pouvait donner aux uns, promettre aux autres. Mais aujourd'hui rien de tout cela n'est possible et il n'y a plus besoin du moindre talent pour manœuvrer une élection et faire pencher la victoire du meilleur côté. Le premier venu peut s'en mêler. Autant vaudrait faire toutes les élections par acclamation. A la fin y a des imites ! Quant à moi je vais me borner désormais purement et simplement au maquignonage. Là encore du moins on peut mitonner un coup, amadouer les gens, apigeonner son homme, en un mot conduire honnêtement une affaire. Quant à la politique j'en ai par dessus les oreilles et si les affaires du pays vont au diable je m'en lave les mains.

*Boudin.*—Mais, encore une fois, mon brave Muscade, vous ne m'avez pas dit de quel côté la balance a penché.

*Muscade.*—Penché ? Eh ! Docteur, vous m'impatientez avec votre balance. Elle ne s'est pas contentée de pencher. Elle a versé, culbuté, chaviré, enfin tout ce qu'il y a de plus effondré. Il ne reste plus que des ministériels. Tous les autres sont balayés, à part quelques idiots d'indépen-

dants, qui surnagent toujours... comme des vessies.

*Boudin.*—Dieu soit loué. Je savais bien que la bonne cause devait l'emporter.

*Muscade.*—Que la peste vous emporte avec votre bonne cause. Je crois, Dieu me pardonne, que vous rêvez encore que Cartier, Johnny, Langevin sont toujours à se dorloter dans leurs fauteuils de ministres ?

*Boudin.*—C'est vrai, je ne puis me débarrasser de ce beau titre de ministériel dont nous avons eu si longtemps raison d'être si fiers ; mais tout ne peut encore être perdu et vous vous exagérez les choses. Vous avez eu probablement quelques contretemps, et votre imagination les transforme en désastres. Tenez, vous allez voir qu'il n'y a pas grand'chose de changé. J'ai ici la liste des comtés du Bas-Canada, quant aux autres provinces, je m'en occupe peu...

*De Grosmont.*—Pourtant il faut bien s'en occuper, satanichien, puisque depuis que vos abominables conservateurs ont accepté l'union pour monter au pouvoir et ont accepté la confédération encore pour y rester, accordant la représentation basée sur la population, ce qui donne à d'autres sur nos propres affaires, la prépondérance qui nous appartenait et que nous réclamions jadis.....

*Languille.*—Eh ! monsieur de Grosmont, laissons là ces vieilleries trop usées pour qu'on les puisse raccommode. Allez ! si les conservateurs ont péché, les voilà terriblement punis et pour longtemps.

*Boudin.*—Prenons les comtés par ordre alphabétique et constatons de sang-froid quel a été le résultat du jugement de la nation. Voici d'abord Argenteuil. Qui donc y est élu ?

*Languille.*—C'est monsieur Abbott.....

*Jean-Claude.*—Allons, ça commence bien ! Encore ce monsieur à bottes. Ah ! ça, va-t-il continuer ses manigances avec le vieux diable aux escandales ? C'était bien la peine de faire tant de marivaudages, de train en parlement et dans les gazettes, d'enquêtes et de quêtes pour les élections, si ce n'est que pour répéter les mêmes turlures.

*Boudin.*— Ensuite vient Bagot. Qui avons-nous là ?

*Languille.*— Monsieur Mousseau, un nouveau. Je n'en dirai rien vu que c'est un confrère. Le parti conservateur, en vue d'une victoire et d'un retour possible au gouvernement, l'a choisi comme chef

des ventrus. Il a tout ce qu'il faut pour ça. Mais il n'a guère que ça.

*Boudin.*—C'est encore un conservateur ! Hourra pour nous autres ! Mais que nous chantait donc Muscade avec ses défaites. Jusqu'à présent je n'entends parler que de victoires. Oh ! notre gazette l'avait bien dit.

*De Grosmont.*—Continuez, il doit y avoir quelqu'erreur.

*Boudin.*—Beauce ?

*Languille.*—C'est monsieur Pozer, l'ancien membre. Pour celui-là vous deviez vous y attendre. Il est assez bien planté pour qu'on n'ose pas entreprendre de l'arracher. Il a été élu par acclamation.

*Boudin.*—Berthier.

*Languille.*—Le docteur Pâquet. Encore un qui se porte bien au physique au moral et au politique ; par conséquent : acclamation !

*Boudin.*—Je m'incline, c'est un confrère ; donc je l'honore. Il est vrai néanmoins que nous nous sommes rencontrés dans une consultation et que naturellement nous ne tombâmes point d'accord. Mais je devais m'y attendre. C'est un de ces novateurs qui courent après les prétendues découvertes de la science ; un de ces subversifs qui n'ont aucun respect pour les préceptes. Rien qu'à le voir auprès du lit d'un malade suggérer ci, conseiller ça, des choses inouïes ; je me suis dit en moi-même, si cet homme se mêle jamais de politique, pour le sûr ce sera un incurable libéral. Et je ne me suis pas trompé. Beauharnois ?

*Languille.*—Robillard. Un nouveau. La *Minerve* le réclame.

*Boudin.*—C'est qu'il est à nous. Victoire !

*Languille.*—Oui, mais le *National* le case parmi les indépendants.

*De Grosmont.*—Ah ! il a promis, je suppose, de voter pour les bonnes mesures. En ai-je vu de ceux-là dans le cours de ma vie, satanchien ! Les bonnes mesures sont celles que propose un gouvernement plus fort que l'opposition. Continuez.

*Boudin.*—Bellechasse.

*De Grosmont.*—Sans voir la liste je dis : Fournier et acclamation ?

*Languille.*—Vous l'avez deviné.

*De Grosmont.*—J'en étais sûr. Notre vieux Québec se rachète. (Il se lève et danse en chantant : *Ramenez-ci, ramenez-là, la cheminée du haut en bas !*)

*Boudin.*—Bonaventure.

*Languille.*—Robitaille.

*De Grosmont.*—Male-aventure, satan-

chien ! Quoi, renvoyer au parlement un ancien ministre qui a trempé dans l'affaire du Pacifique !

*Quenoche.*—Vous avez qu'à voir ! Il a probablement dit aux électeurs qu'il est innocent.

*Languille.*—Je suis assez porté à croire qu'il n'y a vu que de feu. Bref, c'est un conservateur et cela suffit pour consoler monsieur Boudin ; à un autre, docteur.

*Boudin.*—Brome.

*Languille.*—Pettes.

*Quenoche.*—Un coup de canon pour le parti libéral ! C'est le premier comté que nous arraçhons aux aristocrasses. Allez maintenant, docteur.

*Boudin.*—Chambly.

*Languille.*—Ah ! docteur c'est le second comté qui vous est arraché. Ça commence à ne pas sentir bon pour votre parti.

*Quenoche.*—Vous avez qu'à voir ! On répète donc.

*Boudin.*—Tais-toi, Quenoche, et ne fourre pas ton nez dans ces choses où tu ne comprends rien, *Quel est l'Élu ?*

*Quenoche.*—Oh ! vous avez beau parler latin, ça n'empêche pas qu'on vous a battu comme pâte à Chambly et c'est monsieur Jodoïn qui vous à joué ce tour-là. Allez ! il en a bien d'autres encore dans son grand sac. Aussi disions nous aux bleus qu'il fallait que leur candidat fût *ben oïe* pour s'opiniâtrer à se froter à notre. (Quenoche place son pouce au bout de son nez et agite ses doigts en évantail.)

*Boudin.*—Charlevoix.

*Languille.*—Tremblay ! Ah ! quant à celui-là depuis la victoire qu'il vient de remporter il n'aura qu'à prononcer son nom devant ses adversaires pour les mettre en fuite. Car hélas ! ceux qui l'ont voulu tuer sont morts.

*Boudin.*—Champlain.

*Languille.*—C'est un comté que le parti libéral vient de tirer d'une longue léthargie ; il était confit dans la politique conservatrice maintenant il a choisi Monsieur Montplaisir qui se dit indépendant. Il est comme on dit à cheval sur la clôture.

*De Grosmont.*—Oui, pour sauter du côté de la récolte ! Tenez ne me parlez pas des incertains. Il suffit pour m'agacer les dents de limer cette scie, satanchien !

*Boudin.* poussant un gros soupir.—  
Châteauguay.

*Languille.*—Ah ! docteur, gémissiez. Ce comté vote pour monsieur Holton sans même lui demander de signer le programme !

*Boudin.*—Chicoutimi.

*Languille.*—Inconnu. Passez.

*Boudin.*—Compton.

*Languille.*—Victoire pour vous, docteur. C'est un conservateur et un ancien ministre par-dessus le marché, monsieur Pope, qui est élu. Il n'est pas facile d'aller l'attaquer à ce qu'il paraît.

*Quenoche.*—C'est un comté presque tout plein de souches et de bûches.

*Boudin.*—Deux-Montagnes, Oh ! pour ce comté là, j'en suis sûr, car ma *Minerve* nous a bien assurés solennellement que le député nommé en soixante-douze n'y serait jamais réélu. D'ailleurs ce comté-là est conservateur ; c'est connu.

*Languille.*—C'est probablement pour cela qu'il aime à conserver ce qu'il trouve bon. Monsieur Wilfred Prévost vient d'obtenir une bonne majorité.

*Boudin* se lève subitement puis retombe anéanti sur sa chaise en s'écriant :—Oh ! mon pays, comme tu te trompes. Oh ! ma gazette, comme tu nous trompes !

Puis il se couvre le visage de son journal et demeure plongé dans une muette et solennelle méditation.

On respecte sa douleur, et pendant quelque temps les ondulations des jets de fumée s'élevant de toutes les pipes obscurcissent assez l'atmosphère pour donner à la scène un aspect véritablement funèbre. Enfin le silence est rompu par le docteur Boudin lui-même qui pousse tout-à-coup, d'un ton triomphant, le cri de—DORCHESTER ! Ah ! pour le coup mes libérâtes, mes nationards, vous allez baisser vos têtes orgueilleuses ; car vous allez entendre retentir le nom du chef héréditaire de notre noble phalange : l'honorable Hector Langevin, compagnon de l'ordre du bain. C'est lui qui va nous reconduire à la victoire ; c'est.....

*Languille.*—Rouleau, conservateur !

*Boudin.*—Comment ? Quoi ? que me chantez-vous avec ce rouleau ? Qui donc a jamais entendu parler de ce Rouleau ? Vous avez mal lu, mon jeune avocat.

*Languille.*—Pardon, docteur. Tenez, lisez vous-même : Dorchester, Rouleau, conservateur.

*Boudin* saisit la feuille, essuie ses lunettes d'un mouvement fébrile et regarde.—C'est pourtant vrai ! Rouleau, conservateur !

Puis ayant retourné le journal pour en voir le titre, il le froisse et le foule aux pieds en poussant des éclats de rire épiléptico-sardoniques. Ah ! ah ! ah ! Oh ! oh ! oh ! le *National* ! Et c'est sur les rapports de cette feuille métaphorique issue du sa-

tanique *Pays* que vous fondez vos chants de victoire ! Votre joie sera de courte durée allez et la vérité se fera bientôt jour. Tout n'est pas désespéré. Langevin doit être élu sans l'ombre d'un doute. Effacez-moi cet impossible Rouleau.

*De Grosmont.*—Eh ! mon honorable docteur votre journal, peut être par égard pour la sensibilité de ses excellents lecteurs, ne leur dit pas tout d'un coup les désagréables vérités. Elle ne vous les administre qu'à doses impondérables pour me servir de votre savant langage. Aussi vous trouvez-vous en retard notable du reste du monde. Or laissez-moi vous apprendre que votre ex-ministre et compagnon du bain ne s'est pas cru les mains assez nettes des trente-deux mille piastres qui y sont passées pour s'offrir aux électeurs. Il s'est même retiré de la Chambre locale où le frisson le prenait toutes les fois qu'on prononçait les mots de piastres et de chemins-de-fer. Il faudrait un miracle pour le laver.

*Quenoche.*—Oui ! et je me suis laissé dire qu'il passe en Europe pour s'inonder d'eau de notre dame de l'ours. Mais j'ai bien peur que tout ça même ne le nettoie pas.

*Boudin.*—Drummond et Artabaska.

*Languille.*—Succès encore pour les libéraux qui viennent de cueillir un précieux Laurier qui ne sera pas le moindre fleuron de leur victorieuse couronne.

*Boudin.*—Oh ! je m'y attendais, c'est un comté perverti par le séjour prolongé d'hommes appartenant à cette race incorrigible des Dorions.

Je continue. Gaspé.

*Languille.*—Résultat encore inconnu. L'ancien membre, monsieur le capitaine Fortin étant ministre local a renoncé prudemment à son mandat fédéral. Il chante en se bergant dans son fauteuil officiel l'ancien refrain : *Nous sommes bien, tenons-nous y. Peut-être ailleurs serions nous pis.*

*Boudin.*—Hochelaga.

*Languille.*—Ah ! mon cher docteur. Ce comté est encore un de ceux que le millionnaire de la roche aux corbeaux croyait lui appartenir. A la place de son *beau bien* il y verra Des Jardins que d'autres que lui cultiveront de leur mieux.

*Boudin.*—Oui, mais les libéraux au lieu des bons fruits qu'ils espèrent en tirer, pourraient bien n'y rencontrer que des fleurs de toutes les couleurs, ce qui me consolerait de notre déconfiture. Passons. Huntingdon.

*Languille.*—Hélas, docteur, ce n'est pas de là qu'il vous arrivera de nouvelles consolations. Le membre élu, monsieur Scriver, se déplaçait tellement au contact qu'il fut forcé quelquefois d'avoir avec vous, qu'il a juré qu'on ne l'y surprendrait jamais.

*Boudin.*—Iberville. Oh! celui-là, je ne vous le dispute point. C'est une de ces régions pestiférées par le voisinage d'une république. Je suppose qu'elle a repris encore son Béohard.

*De Grosmont.*—Ou je ne m'y connais pas, ou ce gaillard-là va bêcher assez le pays qu'il représente pour y faire rentrer sous terre tous les conservateurs qui voudraient y pousser.

*Boudin.*—Jacques-Cartier.

*Languille.*—Encore une élection par acclamation en faveur de Laflamme dont messieurs les conservateurs ont eu tellement peur qu'ils n'ont pas osé risquer de s'y brûler les doigts. Dites encore adieu, docteur, à ce comté qui jadis vous fournissait les députés les plus soumis. Tout passe; ainsi passez à un autre.

*Boudin.*—Joliette.

*Languille.*—Terre encroûtée du toryisme aimant les traditions. Elle a voulu conserver le souvenir du grand inventeur des contrats à double effet pour construire en s'enrichissant des quais de refuge à l'usage des ministres aux abois, et des steamers pour tenir à flot des administrations tombant en pourriture. C'est vous dire qu'un Baby est élu. Ce sera le dernier.

*Boudin.*—Kamouraska.

*Languille.*—Autre acclamation, docteur. Un franc libéral de la bonne école a tiré ce comté de la domination des gens de la mauvaise. Mr. Pelletier paraît y avoir ses coudées franches et établi ses quartiers pour le temps qu'il lui plaira.

*Boudin.*—Oh! mon jeune ami ne me rappelez point que mon pauvre Sire George Cartier n'est plus; car il eût mis bon ordre à tout ce désarroi. L'Assomption.

*Languille.*—Un point pour vous, docteur. Vous avez gagné Mr. Hurteau, conservateur bien pensant mais qui ne sera jamais aussi bien pansé que l'a été son prédécesseur.

*Boudin.*—Laprairie.

*Languille.*—Acclamation, docteur, mais pour un des vôtres. Il a promis d'être aussi fidèle au nouveau gouvernement qu'il l'a été à l'ancien. Nous avons accepté la parole de M. Pinsonnault. Quel intérêt pourrait-il

avoir à y manquer? D'ailleurs il est toujours cruel de troubler un ancien mouton dans la prairie qu'il affectionne.

*Boudin.*—Laval.

*Languille.*—Vous n'avez rien gagné. Les libéraux n'ont rien perdu. Le pays n'a lieu ni de se réjouir ni de s'affiger, car il faudrait que Mr. Ouimet fût un bien chétif représentant pour ne pas valoir Belterose.

*Boudin.*—Lévis.

*Languille.*—Arrachez-vous les cheveux, docteur, comme l'a fait dit-on le candidat battu par le jeune littérateur Fréchette, qui apporte au parlement son poétique patriotisme pour y remplacer la cynique trahison. Troisième comté qui vous tourne le dos.

*Boudin.*—Hélas! on nous avait pourtant assuré, de la manière la plus positive, que ce fanfaron traîneur de plume n'avait pas l'ombre d'une chance de succès. Tenez, ma pauvre tête se détraque et je ne comprends plus rien à notre malheureuse politique. Voici ma liste lisez vous-même.

*Languille.*—prenant le papier.—L'Islet Casgrain, libéral. Lotbinière, Bernier libéral. Maskinongé, Boyer, libéral qui a mis son adversaire Caron dans une mauvaise barque à l'usage des trépassés. Mégantic, Richard, libéral, Missisquoi, Donahue lib...

*Boudin* lui arrachant la liste.—Vous m'en contez de belles! Apprenez, jeune homme qu'il n'est pas d'un bon cœur de se rire de plus âgé que soi. Missisquoi est à nous; c'est Monsieur Baker que je connais...

*Languille.*—Votre Baker s'est cuit dans sa propre galette. C'est sa dernière fournée. Continuez.

*Boudin.* d'un ton éclatant:—Montcalm!

*Languille.*—Ah! fiche de consolation. Dugas, conservateur. Après tout c'est pour le mieux. Ces pauvres ministres s'ennuieraient s'ils n'avaient personne vis-à-vis d'eux. Après.

*Boudin.*—Montmorency. Encore à nous.

*Languille.*—Pardon, docteur. Mais cette fois du moins ce n'est pas le comté qui a changé, c'est son représentant; monsieur Langlois, libéral dans sa jeunesse puis conservateur, revient à ses premières amours. On dit, vous savez qu'il n'est jamais trop tard pour s'amender.

*Boudin.*—Montmagny.

*Languille.*—Terre reconquise. Tasche-reau, libéral, acclamation! Belle et courte histoire.

*Boudin.*—Montréal. Je sais ce qui en est Hélas ! notre vieux château fort ne bat plus que d'une aile. Quelle guerre ! Oh ! quelle guerre !

*Languille.*—C'est ce que disait Napoléon-le-grand après Waterloo. Cela doit vous flatter, docteur, de vous rencontrer avec un si grand génie. En tout cas vous n'avez pas de reproche à vous faire, car vous n'êtes pour rien dans la défaite.

*Boudin.*—Non certes, et même si notre grand Sire George avait suivi mes conseils... Mais, regrets inutiles, on ne ressuscite pas les morts ! Je continue : Napierreville.

*Languille.*—L'honorable premier ministre a dû faire une terrible lutte contre celui qui l'avait louangé et lui avait cédé le pas, il n'y a guère que deux mois ; mais enfin, il a remporté une belle victoire sur un ancien libéral qui s'est fait l'instrument servile de nos ennemis. Il s'est vu forcé de battre un homme qu'il eût voulu servir. Pauvre Coupal !

*De Grosmont.*—Dites plutôt : malheureux Coupable, satanchien.

*Boudin.*—Nicolet.

*Languille.*—Gaudet, conservateur, vieille histoire.

*Boudin.*—Ottawa.

*Languille.*—Wright, conservateur, même rengaine.

*Boudin.*—Pontiac.

*Languille.*—Encore un conservateur de même nom, de même espèce.

*Boudin.*—Enfin la victoire nous revient ! Je ne désespère point avant d'avoir compté. Rira bien qui rira le dernier, mon jeune ami. Québec.

*Languille.*—Même histoire qu'à Montréal. Deux victoires pour nous, les libéraux, contre une défaite. Mais tandis qu'à Montréal on vient d'élire deux fideles, à Québec on a fait plus que son devoir en chassant un ancien libéral, traître à son parti.

*De Grosmont.*—Ainsi soit-il partout. Et le comté de Québec, qu'a-t-il fait ?

*Languille.*—Il a laissé passer l'ancien représentant qui s'est déclaré conservateur mais favorable aux mesures du nouveau ministère.

*De Grosmont.*—Encore un amphibie ! Pourvu qu'il n'y en ait pas assez pour gâter la soupe, c'est tout ce que je demande.

*Boudin.*—Portneuf. Au moins ici la chance doit tourner de notre côté ; car toutes les gazettes conservatrices dont la mienne a reproduit les prophéties, nous ont

annoncé que le candidat libéral ne pourrait tenir un instant contre celui qui a dû combattre sous notre bannière si longtemps victorieuse. Un jeune homme, saintement plongé dans les bons principes ; un écrivain dont les doctrines politiques ne respirent que la loyauté envers la monarchie et le dévouement le plus complet à nos guides les plus sûrs ; un publiciste savant qui a tracé lui-même d'avance les majorités qui devaient l'élever sur le pavois, ne peut avoir failli. Que diable ! les chiffres ne mentent pas.

*Languille.*—Eh ! docteur, il y a chiffres et chiffres, comme il y a fagots et fagots, et les mathématiques de votre parti sont souvent en défaillance, lorsque le peuple y fourre le nez. Sans aller plus loin, je vous dirai tout simplement que monsieur Belleau qui devait, selon lui-même, réunir la grande majorité des suffrages et chasser notre brave ami, monsieur le docteur de Saint Georges, du comté de Portneuf, a dû s'en retourner plus sot encore qu'il n'était venu.

*Boudin.*—Le candidat victorieux est un confrère ? J'accepte sa victoire sans trop murmurer ; car ce n'est qu'une demi-défaite. L'Art avant la politique.

*Boudin.*—Richmond et Wolfe.

*Languille.*—Pour le coup, phénomène ! Une victoire démocratique emportée par un aristocrate. Un Aylmer, un fils de lord, est l'élu du peuple après avoir signé le programme du peuple.

*Boudin.*—Le monde est renversé. Je m'attends à tout après cela. Richelieu.

*Languille.*—Ce comté fantastique continue ses inconcevables pirouettes et vient de changer son représentant comme il a l'habitude de le faire à chaque nouvelle élection. Il a du reste bien fait de donner congé à l'homme aux discours incroyables pour prendre son ancien représentant qui votera pour le nouveau gouvernement. Donc le parti libéral gagne un point jusqu'à ce qu'il le perde.

*Boudin.*—Rimouski.

*Languille.*—L'ancien représentant, M. le docteur Fiset, vient d'être réélu par une plus grande majorité que jamais, ce qui prouve que ses mandataires sont contents de lui ; et ils n'ont pas tort, je pense, puisqu'il marche avec le parti libéral qui a le haut du pavé.

*Boudin.*—Ah ! pour celui-là, je n'en dis rien. Un homme qui appartient à notre noble profession, a comme un droit naturel d'entrer au parlement où nous ne saurions trop être représentés. Quant à

moi, je voterais ici de grand cœur pour mon confrère s'il avait jamais l'idée de se présenter.

*Quenoche.*—Vous avez qu'à voir ! Je n'aurais point cru ça de votre part, docteur, voyant que vous n'êtes jamais d'accord avec lui. Ah ! mais tiens, j'y pense... ses malades... oui. Dieu ! c'est-il beau d'avoir de l'éducation. Pareille idée ne me serais jamais venues, à moi pauvre ignorant cultivateur. Je m'entends à transplanter, mais quant à supplanter, ça me surpasse.

*Boudin.*—Garnement ! Rouville.

*Languille.*—Oh ! docteur vous connaissez le représentant élu, puisque vous avez voté pour son adversaire. Que vouliez-vous que fit un seul *Gigault* contre quatre ? Qu'il mourût ? C'est ce qu'il a fait, et le Cheval a gagné la course en allant au petit pas, aïasi que tout le monde s'y attendait. Un solide point pour les libéraux.

*Boudin.*—Sherbrooke.

*Languille.*—Brooks. Un indépendant. Grandement de la part de monsieur de Grosmont qui semble éprouver une insurmontable aversion pour cette nouvelle dénomination politique.

*Boudin.*—Shefford. Ah ! pour le coup notre gazette nous a bien annoncé que l'ancien représentant, cet affreux *Huntington*, l'abominable auteur de tous nos maux serait repoussé par ses électeurs. Qui donc l'a remplacé ? Comment le peuple se fierait-il à lui quand ses propres amis, ceux qu'il a tirés du néant pour les placer au faite des honneurs et de la puissance, ne lui donnent pas même un siège au milieu d'eux ?

*Languille.*—Ah ! mon brave et estimable disciple d'Esculape, un fieffé païen, — qualité qu'il a transmise à bon nombre de ses successeurs, la compagnie exceptée naturellement, — quand donc vous corrigerez-vous de cette absurde crédulité qui vous fait ajouter créance à votre gazette, autre païenne jouant la chrétienne, qui fait trébucher la vérité toutes les fois que cela peut servir ses intérêts ou ses vues ? Apprenez donc, cher docteur, que monsieur *Huntington* est ministre et même président du conseil privé ; que malgré les efforts inouïs de ses ennemis pour le combattre par la calomnie et la corruption, pour lui susciter toutes les difficultés imaginables, ses électeurs viennent d'approuver sa conduite et de lui confier encore leur mandat par une énorme majorité. Avouez qu'il a bien gagné cela ; car sans lui, sans son indépendance, sans son indomptable et

honnête persévérance qui lui a fait braver les injures, les menaces et résister aux offres les plus séduisantes, les ministres conservateurs, les financiers tentateurs, les insatiables contracteurs feraient ripaille autour du coffre public et absorberaient pacifiquement les millions destinés au Pacifique, tandis que les dociles moutons de la grande étable d'Allan brouteraient par-ci par-là les bribes de foin échappées des grosses bottes de leurs maîtres.

*Jean-Claude.* — Apristi ! que c'est-il agréable d'avoir une langue aussi bien affûtée ! Je pourrais passer toute la nuit à écouter ça.

*Quenoche.* — Pourquoi donc que tu plantes des clous si souvent dans ton banc à l'église ?

*Boudin.*—Tais toi, gallican ! Soulanges.

*Languille.*—Encore un retour aux peuchants de la jeunesse. M. *Lanthier*, né libéral, vieilli dans les rangs conservateurs s'est laissé tomber dans les bras que lui ouvraient ses anciens amis et vient d'être élu sans opposition.

*Boudin.*—Tout le monde nous abandonne donc. Oh ! l'ingratitude humaine ! *St. Jean*.

*Quenoche.*—Ah ! je connais ce comté-là et son solide représentant. Il bourrasse si rudement les conservateurs qui font mine d'envier sa place que pas un n'a eu le front de s'y frotter. Aussi le bonhomme *Bourrasa* n'a eu que la peine de remercier poliment ses amis qui l'ont nommé d'emblée. Encore un pour nous autres, docteur.

*Boudin.*—*St. Hyacinthe*.

*Languille.*—Ah ! docteur, encore une mystification de votre gazette. L'ancien député, dont elle avait prédit la chute, solide comme l'arbre dont il porte le nom est trop bien enraciné dans le sol natal pour que nul n'ait été suffisamment téméraire pour aller se mettre les doigts entre l'écorce et le bon bois dont il est fait. Monsieur *Delorme* n'a qu'une voix pour lui, mais c'est celle du comté.

*Boudin.*—*Stanstead*. Comté anglais, je n'en attends rien de bon.

*Languille.* — Ingrat docteur ! C'est pourtant un des vôtres qui l'a emporté ; l'ancien député, M. *Colby*, conservateur incorrigible, est encore élu.

*Boudin.*—*St. Maurice*.

*Languille.*—Ce comté patriotique, si longtemps attristé par la présence d'un aveugle représentant des idées rétrogrades, voit *Lajoie* reprendre son empire et les libéraux sont en liesse.

*Boudin.*—Terrebonne.

*Languille.*— Victoire pour vous ! Le député conservateur est réélu. Mais je ne crois pas néanmoins, que ce Masson aux mains blanches, fasse grosse figure devant le maçon qui est à la tête du gouvernement, dont les mains rudes, habituées à la truelle, au marteau et au pic, savent démolir les ruines surannées et reconstruiront, il faut l'espérer, un édifice tout neuf plus en harmonie avec les idées modernes de civilisation et de liberté.

*Boudin.*—Témiscouata. Autre victoire pour nous, j'en suis sûr.

*Languille.*— Dans votre gazette, oui. Dans le comté, non ! M. Pouliot libéral, a mis dehors le conservateur. Je vous plains respectable Hippocrate.

*Quenoche.*—Ah ! ça, monsieur l'avocat, ménagez vos termes s'il vous plaît, notre ami le docteur est aristocrate c'est vrai : mais quoiqu'il m'ait appelé : pellican, je ne permettrai pas qu'on l'insulte à notre barbe.....

*Boudin.*—Calme-toi mon brave ami et finissons cette douloureuse litanie. Trois-Rivières.

*Languille.*—Hélas ! c'est votre dernière victoire, docteur, et le député McDougall est réélu. Un conservateur comme celui-là n'ajoutera pas grand poids au petit nombre de ses collègues qui vont grelotter sur les bancs presque déserts de l'opposition. A Vaudreuil qui vient ensuite, votre représentant, M. Harwood déserte votre brigade. Ainsi que M. Gill élu pour Yamaska, il comprend que l'avenir est au libéralisme et ne se soucie point de moisir avec les croûtes délaissées. Quant à Ver chères, vous savez à quoi vous en tenir. Notre comté a donné son entière confiance à M. Geoffrion, qui nous a fidèlement et loyalement servis depuis si longtemps. Il n'allait pas commettre l'ingrate bétise de l'abandonner au moment où tout le monde jette sur lui la vue pour lui remettre le drapeau libéral, sûr qu'il le portera haut et ferme. La providence dit-on, ôte la raison à ceux qu'elle veut perdre. C'est ce qui seul peut expliquer la démence des conscrvateurs votant pour un candidat qui leur assurait que de l'agriculture théologique et une politique de genuflexions suffisent pour arriver au parlement.

*Boudin.*—Triomphez ! jubilez, impies ! Le jour de la rétribution ne se fera pas attendre.

Il jette sa gazette dans le poêle, saisit son casque et son capot dont il ne prend

pas la peine de s'affubler, et sort en fermant la porte avec violence.

*Bonsens.*—Ce cher docteur me fait de la peine, car à notre âge on ne change guère de parti. Bien qu'animé d'excellentes intentions il voit les choses à travers le voile de certains préjugés et d'une longue suite d'années de succès. Mais au fond, croyez-moi, c'est un bon cœur et je n'aimerais certe point à le voir, cet ami d'aussi vieille date, se retirer de ma maison uniquement pour de vains différends politiques.

*Module.*—Oh ! monsieur Bonsens, soyez sûr qu'il reviendra. Tenez, mon cher bon papa, vous devez vous souvenir combien vous fûtes vexé lorsque vous vint la nouvelle des élections précédentes où les bleus gagnaient presque partout. Vous n'avez pas ouvert la bouche de deux grandes journées et ça me faisait bien de la peine....

On frappe à la porte. Elle s'ouvre à demi et l'on aperçoit la figure familière du docteur Boudin qui d'une voix hésitante et chagrinée dit : Pardon mesdames, pardon messieurs, n'ai-je pas par hasard oublié ma pipe ?

Toutes les voix, féminines et masculines s'écrient à la fois :—Eh ! docteur entrez donc.—Tenez, venez vous asseoir ici.—Voilà votre pipe toute chargée.—Sûrement vous allez finir la veillée.—Plus de vilaine politique qui nous mette en chicane.—Entrez ! Entrez !

*Boudin* se rapproche peu à peu.—Eh ! mes bons amis, tenez... c'est plus fort que moi..... je ne pouvais m'aller coucher et m'endormir avec l'idée de vous avoir ainsi quittés brusquement sans vous serrer la main. Pourquoi nous diviserions-nous pour des gens que nous ne verrons peut-être jamais ? Si le peuple qui nous a jugés vous donne raison pour aujourd'hui comme il nous donnait raison hier, ce n'est pas pour cela que nous devons nous haïr.

*Languille.*—Pardonnez, docteur, si mon persiflage, trop léger peut-être, a pu vous offenser.

*De Grosmont.*—Docteur, votre main, s'il vous plaît. Je respecte les honnêtes gens et les convaincus de tous les partis. Ceux que je déteste sont les fourbes, les spéculateurs, les hypocrites de toutes les classes qui ne traitent les affaires qu'au point de vue de leurs intérêts privés. Vous n'êtes point de ceux-là. Donc pourquoi ne nous aimerions-nous pas, nous qui nous estimerons toujours ?

(A continuer.)